

Travel writing / Carnet de voyage

Architecture & Comportement ouvre une rubrique littéraire. Nous l'intitulons 'Carnet de voyage', car c'est peut-être au cours de voyages que nous sommes le plus saisis par la vie qui se déroule devant nous. C'est cet émerveillement du lieu que nous aimerais transcrire dans cette rubrique, afin d'enrichir le regard qu'offre la revue sur l'architecture et le comportement. Mais un regard fait, cette fois, d'atmosphères, d'étonnements et de sentiments...

Architecture & Behaviour is now opening a new literary column. Its title is 'Travel Writing'. We are probably most aware of all that surrounds us when we travel, as we have time to observe and to become engrossed in the life around us. An experience consisting in atmospheres, made of surprises and emotions...

Lilongs de Shanghai *

L' histoire montre qu'il est né à Shanghai dans les années 1870. Il a couvert la ville tout entière en quelques décennies.

I l en est de nos jours la toile de fond et la mémoire vivante - une ville dans la ville.

L ieu de confrontation entre cultures chinoise et occidentale, il représente un mode de vie et une organisation spécifiques.

On s'y perd et on s'y retrouve; il est un moyen de contrôle autant qu'un moyen d'échapper.

N obile ou ignoble, il prend les formes architecturales les plus diverses.

G rouillant ou paisible, il est toujours un Monde sonore.

On l'appelle le *lilong*.

*

8 heures. Je descends à tâtons l'escalier en bois. Le cliquetis d'un vélo passe en roue libre devant la porte d'entrée. Dans la cour, le haut-parleur criard compte lentement "yi, er, san, ..." sur la musique aux résonances militaires du taïchi du matin; les ouvrières sortent une à une de leur atelier, papotent, s'alignent sur quatre rangs et suivent bientôt les mouvements de celle qui leur fait face; il y en aura pour vingt minutes. Puis vient l'heure des tâches ménagères. Le nettoyage des tinettes, la savate traînante, le ton vif ou écorché du shanghaïen, celui, placé et chantant à la fois, du crieur de rue -

matelassier, batteur de capok, vendeur de nattes ou marchand de casseroles. Le mégaphone de la téléphoniste et la réponse lointaine de celui qu'elle appelle. Silence. Un grillon remplit l'espace. Il est bientôt midi et les écoliers vont rentrer. La grand-mère, chez l'oncle, revient précipitamment et réintègre son lit comme une souris rentre dans son trou; on jurerait qu'elle n'a pas quitté la chambre de la matinée. Ainsi va la vie dans le lieu que j'habite.

On l'appelle le *lilong*.

*

Shanghai est une ville *textile*.

C'est vrai dans l'industrie - elle est un grand producteur de soie et de tissu. C'est vrai dans la rue, qui exhibe la variété de sa production dans les vitrines, sur les filles et sous les cannes de bambou qui surplombent les façades. C'est même vrai dans l'esprit des Shanghaiis: je ne pense pas seulement au cliché national qui dit de la Shanghaienne qu'elle est coquette comme il dit du Cantonnais qu'il est gourmand, je pense à la structure et au fonctionnement même de sa pensée; chaque Occidental en fait l'expérience - heureuse ou douloureuse: l'esprit shanghaien est lisse ou rugueux, grège ou satiné; on a souvent l'impression qu'il file entre les doigts. C'est qu'il ne suit jamais le schéma arborescent du raisonnement cartésien, mais la trame infinie de réseaux enchevêtrés et hiérarchisés selon un ordre qui nous échappe. La maille de la conversation est plus ou moins serrée. Le problème qui se pose est toujours coton.

Mais c'est peut-être à l'échelle de l'urbanisme que ce caractère est le plus évident. Que l'on s'élève de quelques centaines de mètres au-dessus de la ville et la vue aérienne nous révèle une trame hiérarchisée d'avenues, de rues, de ruelles et de venelles qui s'enchevêtrent en réseaux superposés et qui quadrillent le plan à des échelles différentes. L'explication est historique. Ce sont les étrangers qui ont jeté les grands axes pour marquer les limites successives de leurs concessions et pour s'en assurer un contrôle aisément. Le terrain était plat et marécageux lorsqu'ils sont arrivés, il suffisait de l'occuper et ils l'ont donc quadrillé. Quant aux Chinois, ils ont aussitôt rempli les carrés, meublé les interstices, habité les lieux, organisant leur habitat autour de réseaux extrêmement denses de ruelles parfois minuscules, avec leurs accès détournés, leurs impasses et leurs passages. Du terrain annexé - c'était fatal - , ils ont fait un *territoire* propre - et c'était là leur secret. Les premiers ont posé la trame, les seconds ont tissé la toile.

Ce tissu qui fait la ville, on l'appelle encore le *lilong*.

*

Qu'est-ce donc qu'un *lilong* ? Pourquoi l'aborder de manière aussi détournée ?

D'une part parce qu'il n'a pas d'équivalent en français, d'autre part parce qu'il n'a pas de réalité en Occident. Son caractère, double, rend inséparable deux concepts que nos langues ont l'habitude de séparer: même si le *li* désigne couramment une unité de distance (500 mètres), son sens premier renvoie (au moins anciennement) à l'idée de voisinage, au sens sociologique du terme: en chinois classique, il désignait un ensemble de cinq familles, voire davantage selon les époques - et c'est de là que vient son

sens actuel de hameau ou de quartier. Quant au *long*, il privilégie le sens spatial du terme, puisqu'il désigne à la fois la ruelle et le passage.

De là vient l'usage populaire qui est fait des mots *li*, *long* ou *lilong* pour désigner, de façon assez indifférenciée, tout ensemble homogène d'habitations qui s'organisent autour d'une ruelle ou d'un réseau de ruelles. Le mot est shanghaien - on ne le comprend pas à Pékin. Son usage est général - il faut dire que 75% de la population de la ville est logée dans un *lilong* - mais il est aussi toujours particulier: on habite tel *li* ou tel *long*, et non tel autre: *Gao fu li*, *Jing an li*, *Xin shi li long*. D'avantage, on y passe souvent toute sa vie; d'où le rôle fondamental de la toponymie comme de la topologie qui signent les différences. Généralité de la forme, singularité du lieu. Chaque *lilong* a un nom, chaque *lilong* a un son. Comme forme urbaine spécifique qui a en outre son organisation administrative propre, les comités d'habitants, il ressaisit la ville dans sa totalité; il est une ville dans une ville, disons-nous. Comme telle, il alimente et réactive quotidiennement une mémoire collective proprement shanghaienne.

Mais le *lilong* est aussi le lieu de sédimentation d'une mémoire historique dont il garde et présente les traces; et les variations typologiques ou morphologiques qui l'affectent pendant une centaine d'années sont un révélateur extrêmement précis des étapes successives du développement de la grande métropole.

*

La toute première apparition des *lilongs* pourrait remonter à la "révolte des petits sabres" qui dévasta, en 1853, la moitié des maisons situées au sud de la vieille ville chinoise et conduisit la cour impériale Qing à solliciter l'aide des étrangers. Ceux-ci en profitèrent pour entériner une première extension de leurs territoires, moyennant le consentement aux Chinois de s'y implanter et d'y habiter. L'accord est signé en mars 1854 et c'est la première phase de construction massive sur ces terrains; d'après les statistiques de l'époque, 500 Chinois habitaient les concessions en 1853; deux ans plus tard, ils sont 20'000! Les maisons sont construites à la hâte, en bois, selon les modèles traditionnels de la Chine impériale, mais elles présentent déjà certains traits de contiguïté et d'alignement propres à la construction occidentale.

Dix ans plus tard, la révolte des Taipings produit des effets analogues encore plus massifs. Entre 1860 et 1863, l'Empire céleste (*Taiping jian gua*) menace Shanghai à trois reprises et provoque la ruée de 100'000 nouveaux Chinois à l'intérieur des concessions. Le phénomène ne touche plus seulement la banlieue mais aussi les provinces plus éloignées. Le rythme de la construction s'accélère, le prix des terrains déouble, et c'est le début de la commercialisation de l'habitat. Economie de terrain, simplicité de la construction, forte capacité d'accueil, les étrangers cherchent à rationaliser et rentabiliser l'utilisation du sol. Dès 1870, ils interdisent la construction en bois, exposée aux risques d'incendies, et imposent l'utilisation de la brique aux entrepreneurs chinois, qui perpétuent néanmoins la tradition des principes de construction millénaires. C'est sans doute de cette époque qu'il faut dater la vraie genèse des *lilongs*. Les principes de contiguïté, d'alignement, de répétition d'un même modèle de logement en sont désormais systématiquement adoptés, et ils le resteront pour les modèles qui suivront pendant plus de 70 ans.

La première société de construction d'immeubles est créée en 1888 - c'est la *Ye guang gongci* ("pour la belle cause") ! Très vite, les banques étrangères se jettent sur

l'opportunité de la construction massive de *lilongs* - *Hadong*, *Sassoon*, *Ai er De* ("amour et vertu") -, et de nombreuses autres sociétés immobilières voient le jour: la *Bu yi*, la *Wang guo chu xu hua*, la *Zhang de ying gang ci*, dont les noms chantent les vertus de l'argent et du profit universel.

Le développement des *lilongs* suivra alors jusqu'en 1949 les courbes exponentielles de l'accroissement du capital, du développement industriel et de l'augmentation de population. Les motivations de l'immigration se complexifient: outre la recherche de sécurité et de calme, les concessions deviennent le lieu privilégié de la distraction et de la communication. Les catégories sociales abritées se diversifient - qu'il s'agisse d'étrangers à bas revenus chassés du centre ville parce que le terrain y devient trop cher, de bourgeois dont les logements de luxe sont aujourd'hui habités par les membres du Parti, ou de Chinois plus démunis qui, attirés par les possibilités d'embauche, se regroupent par corporation et par origine provinciale; ainsi parle-t-on encore des bonnes de Suzhou, des bijoutiers et des horlogers de Nanjing, des coiffeurs de la province du Jiangsu ou du style cantonnais propre à l'architecture de certains *lilongs*.

Car si les *lilongs* témoignent très fidèlement des étapes de l'histoire urbaine de Shanghai, ils sont aussi le lieu de sédimentation - faudrait-il dire de fossilisation? - d'une histoire de l'architecture.

*

A chacune des phases d'immigration et de développement correspond en effet un type architectural particulier. L'unité de ces types successifs vient de ce qu'ils dérivent tous du même modèle d'origine, leur diversité de ce qu'ils mêlent tous, selon des combinaisons différentes, les influences chinoises et occidentales. L'histoire de l'architecture des *lilongs* apparaît ici comme un jeu de variations sur un même thème.

Le thème? Il est donné dès les années 1870 par les très riches *shi kou men fan zi* ("les maisons aux portes de pierre"), dont le plan est directement inspiré de la construction traditionnelle des résidences campagnardes de la cour, situées au sud du Yangtse. Dans ce modèle initial, la structure de la construction, l'organisation du plan et la modénature sont purement chinois, mais les principes de contiguïté et d'alignement, qui créent les réseaux de ruelles minuscules caractéristiques des *lilongs* de cette époque, sont occidentaux. Chaque logement s'organise autour d'un vide, la *Ke*, qui joue à la fois le rôle de cour d'accueil et de puits de lumière sur lesquels donnent toutes les pièces de la maison: trois ou cinq pièces de réception (les *kejian*) sur la façade principale, deux pièces latérales, le quatrième côté étant fermé par un mur de pierre, percé de la porte d'entrée qui donne accès à la cour depuis la venelle desservant le *lilong*. De ce premier type de *shi kou men*, habité initialement par les grandes familles de riches propriétaires chinois, il ne subsiste aujourd'hui que quelques exemplaires, *Zhaofuli*, *Durenli*, *Mianyangli*, tous construits avant 1900 et situés dans l'arrondissement le plus ancien des concessions, à proximité de la vieille ville chinoise. Mais c'est le premier modèle qui fait naître les suivants.

Dès le début du siècle, la décomposition de la grande famille traditionnelle et la nécessité de répondre aux afflux d'une population plus modeste d'employés et de travailleurs fait apparaître un second type de *shi kou men*, caractérisé notamment par une réduction de la surface de la cour, du nombre de pièces et de la hauteur des étages, par un élargissement et une hiérarchisation des ruelles d'accès, ainsi que par

l'introduction de plus en plus fréquente de commerces ou de boutiques à rez-de-chaussée.

Le troisième type, construit à partir de 1920 pour la bourgeoisie, devient plus aéré et plus fonctionnel: les rues s'élargissent encore, les logements sont équipés (eau, gaz, électricité); les plans sont plus variés et plus ramassés, les cours subsistent mais se jouxtent et font apparaître des alignements de portes caractéristiques; le nombre d'étages augmente, de nouveaux matériaux sont utilisés (fer, béton, bois précieux) et les façades sont occidentalisées.

Quant aux deux derniers types, "lilongs-jardins" et "lilongs-appartements" apparus dans les années 40, ils empruntent presque tous leurs caractères à l'architecture occidentale. Encore la diversité est-elle grande en raison de la multiplicité des influences nationales qui s'y manifestent.

Occidentalisation croissante, diversité des combinaisons et des influences, c'est peut-être dans l'éclectisme fondamental de l'architecture des *lilongs* que se marque le plus clairement le cosmopolitisme shanghaien. Du type le plus ancien au plus récent, toutes les combinaisons stylistiques paraissent possibles lorsqu'on s'enfonce dans les dédales de la métropole. Toutes les influences se côtoient: chinoise, anglaise, américaine, espagnole, française, allemande, japonaise... Et l'on ne s'étonnera pas de trouver des colombages à côté de balcons ciselés selon les techniques traditionnelles, des chapiteaux néoclassiques ornés de symboles de longévité, des villas néocoloniales à côté de maisons vétustes. Chaque *lilong* croise et ressaisit les images les plus diverses et réunit les temporalités les plus éloignées. Vision prismatique, kaléidoscopique, atemporelle également. Les motifs chinois sont parfois engloutis par les signes occidentaux qui sont soumis au détournement, et réciproquement. On les voit comme on ne les voit nulle part ailleurs. Malraux n'aurait-il pas eu l'inspiration de son musée imaginaire dans cette ville?

Shanghai est connue pour ses grands bâtiments du *Bund*, pour ses temples de la finance et de la prostitution, mais ce n'est là qu'architecture et urbanisme de façade. Que l'on pénètre la ville, et les *lilongs* apparaissent infiniment plus riches: ils recèlent un véritable musée de l'architecture du XXe siècle.

*

Mais ce musée, ce recueil d'images, à la différence de celui de Malraux, est bel et bien vivant - et c'est là sans doute le secret qui lui confère une beauté fatale. Inversement, c'est peut-être dans ses *lilongs* que Shanghai montre le mieux la fatalité de son secret.

Car le *lilong*, on ne peut l'oublier, a ses *secrets*: il ne suffit pas d'y surprendre des trésors d'architecture et des morceaux d'histoire, il faut encore savoir y cheminer habilement, s'y faufiler, s'y réfugier ou y retrouver un ami; il faut savoir y placer sa voix comme le marchand ambulant, la téléphoniste ou la ménagère, y suspendre le linge à la gaffe ou y passer inaperçu au vu et au su de tout le monde; et il faut lui reconnaître le secret de la combine et de l'espace minuscule, celui, paradoxal, de l'intimité du public - le secret d'un silence dans la ville.

Mais le *lilong* a aussi sa *fatalité*: On y tombe sur une impasse et l'on s'y fait coincer; nos moindres faits et gestes y sont enregistrés par l'oeil omniprésent du *shifu* (le gardien du *lilong*); il souffre d'un grave état de surpopulation et d'un niveau

d'équipement archaïque qui en font le lieu fréquent de disputes et de réconciliations administrées; il tombe en ruines à certains endroits, et son état de vétusté le place sous la menace de plus en plus pressante des récentes opérations d'urbanisme: la fièvre constructive reprend Shanghai après trente ans de suspension, mais les *lilongs*, cette fois, disparaissent, ici pour une tour, là pour un nouveau quartier, ailleurs pour un tunnel, une voie de circulation automobile...

Quand les Chinois cesseront-ils d'être fascinés par les erreurs de notre urbanisme d'après-guerre? Quand l'Occident renoncera-t-il à exporter de façon simpliste les modèles auxquels il ne croit plus lui-même? Il est temps que l'on redécouvre les *lilongs* de Shanghai et que l'on en fasse l'analyse en profondeur, non pour en protéger le patrimoine au sens où l'entendraient nos institutions, mais pour en dégager les principes qui font l'Esprit de Shanghai.

Moribond pour l'urbaniste, chaque Shanghaien a pourtant un *lilong* dans la tête. Shanghai est une ville-fossile, mais le fossile est vivant.

Secrète et fatale elle a été, secrète et fatale elle doit rester.

Pascal Amphoux
Institut de Recherche sur
l'environnement construit
EPFL
14, Ave. Eglise Anglaise
1006-Lausanne, Suisse

* Ce texte a été publié sous le titre "Lilong mort ou vif" dans: Cristophe Martin et Pascal Amphoux (Eds.), Shanghai, rires et fantômes, Hors-série no. 26, Autrement, Paris, 1987, 224 pages.